

Les Cahiers  
du CRH

## Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques

Archives

12 | 1994

Polysémie de la santé. Institutions et pratiques  
sociales en France et au Québec 1750-1980

---

# Entre nature et civilisation les médecins brésiliens et l'identité nationale (1830-1850)

Lorelai Kury

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/2751>

DOI : 10.4000/ccrh.2751

ISSN : 1760-7906

### Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 12 avril 1994

ISSN : 0990-9141

### Référence électronique

Lorelai Kury, « Entre nature et civilisation les médecins brésiliens et l'identité nationale (1830-1850) », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 12 | 1994, mis en ligne le 27 février 2009, consulté le 06 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/2751> ; DOI : 10.4000/ccrh.2751

---

Ce document a été généré automatiquement le 6 mai 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

---

# Entre nature et civilisation les médecins brésiliens et l'identité nationale (1830-1850)

Lorelai Kury

---

Cet article analyse l'idée de nature qui ressort des débats à l'Académie impériale de médecine de Rio de Janeiro entre 1830 et 1850. Présupposant une correspondance entre la nature des lieux et le niveau de civilisation des habitants, ces médecins portent un jugement ambivalent sur la nature de leur pays. Le Brésil apparaît à la fois malheureux et privilégié, vu sa condition tropicale. Ces débats font partie d'un mouvement plus large de réflexion intellectuelle et de débat politique au sein des groupes dirigeants qui cherchaient à constituer le Brésil en nation.

- 1 Les théories médicales adoptées au Brésil durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ont plus d'un trait commun avec celles qui dominent en Europe durant la même période<sup>1</sup>. Rien de surprenant à cela, dans la mesure où la majorité des médecins exerçant au Brésil avait acquis leurs diplômes dans les facultés de médecine européennes, principalement à Paris et à Montpellier. Ces médecins et une partie de ceux qui avaient passé l'examen des Écoles de Médecine et Chirurgie brésiliennes étaient au courant des idées qui circulaient à l'étranger, surtout en France, et, outre-atlantique, étaient attentifs aux variations des théories en vogue. C'est ainsi qu'il y avait au Brésil des partisans de Pinel, de Bichat, de Broussais ou de Laennec, et jusqu'à des adeptes de l'homéopathie<sup>2</sup>. Il ne suffit pas, pourtant, de suivre les débats médicaux en France ou en Europe pour comprendre les choix culturels et scientifiques opérés par les médecins brésiliens à cette époque.
- 2 Afin de cerner la spécificité de la culture scientifique du Brésil, une question préalable doit être prise en considération : il n'y a pas eu de la part des intellectuels brésiliens, une

adoption passive des idées européennes. S'ils ont suivi la « culture occidentale » c'est parce qu'ils la considéraient comme l'étape la plus développée de l'évolution des sociétés humaines. Du point de vue idéologique cette élite avait été touchée par des courants de pensée de l'Europe qui voulaient répandre les valeurs occidentales, y compris l'idée que la « civilisation » des autres parties du monde incombaît à l'Europe. Au XIX<sup>e</sup> siècle, même si la France n'avait pas d'intérêts proprement coloniaux par rapport au Brésil, elle s'y est imposée comme le modèle de la nation civilisée<sup>3</sup>. La politique « civilisatrice » française était suffisamment large pour inclure le Brésil dans sa zone d'influence. Il s'agissait, pour la France, de garantir sa place dans le jeu des forces internationales et de renforcer l'identification symbolique entre la France, l'Occident et la civilisation<sup>4</sup>.

- 3 Si le concept de civilisation, tel qu'il s'est exprimé en Europe au XIX<sup>e</sup> siècle s'opposait aux notions de « sauvagerie », de « barbarie », d'« état de nature », il était aussi l'antonyme de « tropical » ou de « tropiques ». La thèse de la supériorité des habitants, des institutions et de la nature des climats tempérés apparaît sous la plume de plusieurs auteurs à cette époque ; la notion même de civilisation implique une référence aux différences climatiques et au rôle joué par la nature. La nature dite tropicale et en tout cas extra-européenne eut aussi bien des défenseurs, mais dans leurs visions idylliques de la nature dite « exotique », ils demeuraient attachés à la notion d'influences naturelles. Certains courants européens préromantiques et romantiques pouvaient bien regarder les peuples et la nature « sauvages » d'une façon positive, ils n'en restaient pas moins, quant à l'essentiel, différents du peuple et de la nature d'une Europe civilisée et tempérée<sup>5</sup>.
- 4 En ce qui concerne le Brésil, l'acceptation des valeurs de la civilisation impliquait donc la reconnaissance pour son cas d'une nature à l'essence distincte de celle des pays tempérés. Pareil problème explique l'ambivalence des jugements portés sur la nature brésilienne, omniprésente dans les domaines scientifiques, littéraires et artistiques au XIX<sup>e</sup> siècle.
- 5 Si, vue d'Europe, la nature tropicale figurait l'étrange, l'exotique et le sauvage, pour les intellectuels du Brésil la nature du pays était symboliquement liée à une « essence nationale » qui leur permettait de trouver une identification et une légitimation. Cette nature demeurait pourtant exotique et sauvage. On conçoit alors que l'hésitation entre deux visions, l'une négative, l'autre positive de la nature du pays ait été au coeur des débats culturels et scientifiques qui se sont produits au Brésil à la mi-XIX<sup>e</sup> siècle. Ce qui est ici en cause, c'est l'identité du Brésil, perçue à travers les liens que les intellectuels du pays établissent entre nature et civilisation, le regard tourné vers le modèle qu'ils voient dans les pratiques culturelles et scientifiques de l'Europe occidentale et notamment de la France.
- 6 Dès lors, tracer l'histoire de l'Académie de Médecine du Brésil revient aussi à faire l'histoire de l'invention d'une culture scientifique nationale, même s'il y a quelque paradoxe en cette matière, dans la mesure où cette Académie, dès sa création est profondément attachée à la France, allant même jusqu'à adopter des statuts semblables à ceux de l'Académie royale de médecine de Paris. Comprendre la tension qui se manifeste entre le désir de fonder une science nationale et le rêve du mimétisme culturel (« faire comme à Paris ») est indispensable, non seulement pour saisir la complexité de la culture scientifique propre au Brésil durant une partie du XIX<sup>e</sup> siècle, mais aussi pour identifier les liens que ces médecins nouent entre nature et civilisation.
- 7 Les facultés de médecine de Rio de Janeiro et de Bahia ont été les premières à être créées en 1832, en même temps que celles de Droit. Auparavant, il existait des Écoles de

Chirurgie et de Médecine, dotées d'une formation courte, qui avaient aussi pour fonction d'évaluer les praticiens qui n'avaient pas suivi de cours. Pendant la période coloniale, l'enseignement supérieur complet était une exclusivité que se réservait la métropole (le Portugal).

- 8 Les médecins diplômés qui exerçaient à Rio de Janeiro (capitale de l'Empire) pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle n'étaient au nombre que de quelques dizaines. La médecine était en fait exercée par des guérisseurs, qui généralement pratiquaient un art mêlé de traditions populaires portugaises, indigènes et africaines. Les médecins diplômés avaient pour clientèle une petite élite de propriétaires terriens et d'esclaves, dont une partie habitait près des centres urbains et faisait confiance à la formation universitaire de ces docteurs. Pourtant, la science et la culture savante n'étaient pas du tout une valeur consensuelle pour la classe des propriétaires, dont un pourcentage significatif était illettré et rural.
- 9 La période traitée dans cet article va des années vingt, marquées par la création de la Sociedade de Medicina do Rio de Janeiro (Société de Médecine de Rio de Janeiro) en 1829, jusqu'à 1850. Il s'agit de moments assez tendus politiquement<sup>6</sup>, quand se profilait ce qui allait être le Brésil. A cette époque, le choix a été fait de maintenir l'esclavage, d'adopter le régime monarchique et de conserver l'intégrité territoriale issue de l'ex-colonie, centralisée à partir de la Cour, située à Rio de Janeiro. Après son indépendance vis-à-vis du Portugal, conclue en 1822, le pays connaît la stabilisation politique vers 1850, quand s'installe une « pax » impériale qui dura vingt ans. Avant cette date, cependant, en 1840 il est clair que la plus grande partie des groupes dominants avait fait son choix en faveur de l'unité du pays, centralisé autour de l'Empereur Pedro II.
- 10 Le processus de construction de l'Etat national n'a pas été pacifique ; il s'est accompagné de la répression de nombreuses révoltes régionales et de disputes entre tendances politiques rivales. Outre les conflits armés et les débats politiques *stricto sensu*, le processus de la construction de l'Etat-Nation s'est affirmé dans un combat pour la création d'une vie scientifique et culturelle qui ait une valeur « nationale ». Plusieurs institutions et revues scientifiques et culturelles sont créées pendant cette période, comme, par exemple, l'Institut historique et géographique brésilien, l'Académie des Beaux-Arts ou la revue *Niterói*, consacrée aux sciences, aux arts et à la littérature. Elles furent les modes d'expression d'un petit groupe d'intellectuels, qui, outre la réalisation des activités culturelles et techniques nécessaires à la vie de l'Etat, exerçait une influence sur les savants provinciaux. Ces institutions ont contribué à édifier et à consolider l'unité de l'Empire, à établir les fondements de la nation et à valoriser ce qu'on appelait à l'époque « la civilisation ».
- 11 C'est dans ce contexte qu'un groupe de médecins créa dans la capitale la Sociedade de Medicina do Rio de Janeiro (1829). Elle joua un rôle essentiel dans l'institutionnalisation de la médecine au Brésil. Ses membres ont contribué activement à la création des Facultés de médecine à Rio et à Bahia, en 1832, et plusieurs d'entre eux firent partie du corps des enseignants. Parmi les cinq fondateurs de la Sociedade deux seulement étaient Brésiliens ; ils avaient été formés par la Faculté de Paris : José Martins da Cruz Jobim et Joaquim Cândido Soares de Meirelles. Les trois autres étaient deux Français Xavier Sigaud et Jean-Maurice Faivre, et un Italien, L. Vicente de Simoni<sup>7</sup>.
- 12 Les rapports établis entre la vie de la Sociedade et l'établissement d'un « ordre » impérial sont assez significatifs. Ainsi, à partir de 1835 son nom change et elle s'appelle Academia

Imperial de Medicina et devient un organisme consultatif du gouvernement, à l'image de son homonyme français. Son caractère impérial et national est affirmé aussi par la revue que l'institution publie : de 1831 à 1833 la Sociedade de Medicina avait son *Semanário de Saúde Pública* (Hebdomadaire de santé publique). A partir de 1835, la revue s'appelle *Revista Médica Fluminense* (Revue médicale de Rio). C'est seulement en 1841, six ans après être devenue une institution à caractère officiel, qu'elle assume sa vocation nationale ; la revue ne s'appelle plus *Fluminense* (de Rio) mais *Revista Médica Brasileira* (Revue médicale brésilienne).

- 13 Ces dates ont d'autant plus de sens si l'on considère que les membres de l'Academia Imperial de Medicina forment un groupe qui pense répandre des valeurs universelles et qui identifie le centre du pouvoir politique au centre de la civilisation au Brésil. Son activité, aussi bien que celle des autres organisations scientifiques et culturelles, cherchait à homogénéiser le corps des savants du pays. Elle propageait des modèles, diffusait des opinions, proposait des questions.
- 14 Ces intellectuels avaient le désir de transformer le Brésil en nation. L'héritage portugais leur avait laissé un immense territoire fragmenté en fonction des intérêts régionaux et une population radicalement divisée entre hommes libres et esclaves. Les hommes qui ont bâti l'Empire ont choisi de fonder la Nation sur le maintien de l'esclavage et sur l'exclusion de la vie politique des hommes libres non-proprétaires. La cohésion des propriétaires s'est montrée alors indispensable. L'un des chaînons les plus forts pour assurer cette cohésion a été précisément le sentiment d'appartenance à une Nation, répandu par les institutions impériales, y compris celles à caractère scientifique et culturel.
- 15 Homogénéiser le corps des « citoyens » présentait l'intérêt pour le nouvel Etat national de leur forger une identité, de leur donner des racines communes, de leur fournir l'illusion que la nation avait toujours existé, même de façon latente. La génération qui a construit l'Etat impérial identifiait l'unité nationale avec l'intégrité du territoire de l'Empire<sup>8</sup>, comme si toutes deux existaient naturellement. Cette génération a également identifié, de façon symbolique, la nation brésilienne avec la nature du pays ; tout se passait comme s'il y avait une essence nationale, préalablement construite par la nature, et prête à être découverte. Connaître le territoire et la nature brésiliens permettait de « découvrir » les prétendues racines de la Nation. Cette façon de percevoir l'identité nationale était présente dans divers domaines, tels que la littérature, les beaux-arts ou les sciences. L'élite lettrée croyait fonder une culture véritablement nationale, typiquement brésilienne, propre au climat tropical et à la luxuriance de la nature du pays : elle se voyait « exotique »<sup>9</sup> !
- 16 Le fait même de se penser comme « exotique » nous montre à quel point les productions les plus nationalistes étaient profondément eurocentrées, puisque les particularités nationales correspondirent de fait avec celles que les Européens cherchaient dans un pays tropical. L'élite locale a adopté un point de vue extérieur à son pays pour sentir et réfléchir la réalité brésilienne. Le choix de cette référence s'explique dans la mesure où elle croyait à la supériorité des sociétés européennes. Croyant en la civilisation, elle voulait faire de l'Empire un pays civilisé.
- 17 Le problème est que l'acceptation de la tropicalité et le désir d'accéder à la civilisation risquaient de conduire à une impasse, l'un des traits constitutifs du concept de civilisation, tel qu'il a été créé à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et utilisé pendant le XIX<sup>e</sup>, étant

notamment l'identification du climat européen et tempéré à un niveau supérieur de civilisation. Ainsi, pour les intellectuels du pays, la nature brésilienne se présentait de façon ambivalente<sup>10</sup>. D'un côté il y avait, à leur avis, sa beauté et sa fertilité inégalables, et d'un autre toute cette sauvagerie et ce désordre qui régnaient sous les climats tropicaux. Le point d'équilibre entre ces deux tendances consistait, pour eux, à considérer que les « Lumières de la civilisation » étaient la seule manière de diminuer le versant sauvage d'une nature au demeurant merveilleuse.

- 18 En fait, la génération qui a créé les fondements de l'Etat impérial a eu comme but la construction d'une image du pays qui devait être la plus civilisée possible. Par exemple, le peintre français Jean-Baptiste Debret, qui est allé au Brésil en 1816, et qui était chargé de créer une Académie de Beaux-Arts, a raconté ce « petit fait » qui illustre pareille volonté de taire les références à la nature pour exalter les images chères à la civilisation occidentale :
- 19 Peintre du théâtre, j'ai été chargé de la nouvelle toile, dont l'ébauche représentait la fidélité générale de la population brésilienne au gouvernement impérial, assis sur un trône couvert par une riche tapisserie étendue sur des palmiers. La composition a été soumise au premier ministre José Bonifacio qui l'a approuvée. Il m'a demandé seulement de remplacer les palmiers naturels par un motif d'architecture régulière afin de n'avoir aucune idée d'état sauvage. J'ai mis, alors, le trône sous une coupole soutenue par des caryatides dorées<sup>11</sup>.
- 20 Les conceptions de la *nature* et du *climat* brésiliens défendues par les médecins de l'Academia Imperial de Medicina, entre 1830 et 1850, présentent la même ambivalence : ils exaltent l'exubérance du climat tropical, mais ils craignent sa malignité. Les deux explications principales que les médecins de l'Académie impériale de médecine (AIM)<sup>12</sup> donnaient aux maladies du Brésil étaient fondées sur l'action des miasmes paludéens et des conditions climatiques et météorologiques ; l'humidité et la chaleur régnant au Brésil étant d'une gravité supérieure à celles qui étaient alors observées en Europe, elles étaient censées expliquer l'insalubrité particulière à ce pays.
- 21 L'ouvrage du Français Jean François Xavier Sigaud, *Du climat et des maladies du Brésil*, publié à Paris en 1844, est assez représentatif des idées médicales soutenues devant l'AIM, dont il fut l'un des fondateurs. Le livre écrit par Sigaud l'a été après plusieurs années de présence au Brésil et à la suite des relations professionnelles qu'il a entretenues avec ses collègues de Rio de Janeiro. L'auteur avait l'intention de donner un panorama complet des maladies du pays et de leurs causes les plus probables. Dans ce livre Sigaud oscille entre la condamnation et l'exaltation du climat des pays proches de l'équateur, en critiquant l'intervention des hommes dans l'équilibre naturel. Tout au début de son texte, il affirme que « le climat du Brésil est réputé avec juste raison le plus beau des principales contrées du globe<sup>13</sup> ».
- 22 Pourtant, selon le même auteur, le déboisement du pays et le développement de l'agriculture auraient diminué la fréquence des pluies, ce qui aurait empêché la submersion des marécages et rendu le pays insalubre, en favorisant les endémies de fièvres intermittentes et paludéennes. Or, Sigaud attribuait, malgré tout, un rôle très nocif à l'humidité naturelle du pays. Selon lui, l'humidité de Rio serait à peu près le double de celle de Paris :
- 23 Élément de la vie végétale, de sa force, de sa vigueur d'expansion, sous les tropiques de même que dans les autres latitudes du globe, l'humidité est pour la vie animale un agent

actif de destruction, bien plus nuisible encore que la chaleur solaire. Si l'extrême fertilité du sol résulte de son degré d'humidité, l'insalubrité de l'air devient une condition inséparable des deux autres<sup>14</sup>.

- 24 L'ouvrage de Sigaud est riche en descriptions des maladies du Brésil, en données statistiques, en explications générales... Il y soutient l'hypothèse que les maladies endémiques du pays sont les mêmes que dans les premières époques de la colonisation. Ces affections seraient dues à la « nature des localités » et au régime des populations. A partir de ces considérations, il a pu définir quelle devrait être l'action des autorités médicales : selon lui plusieurs maladies étaient susceptibles de disparaître si « l'hygiène publique » réussissait à « dicter ses lois ». Cependant, de l'avis même de Sigaud, il resterait toujours des domaines extérieurs au pouvoir de l'hygiène publique, car – affirme-t-il :
- 25 La chaleur humide est l'unique agent qu'il n'appartient pas aux hommes d'éviter par les ressources de l'industrie ou par les perfectionnements d'un code hygiénique, et c'est à cet agent que sont dues les infirmités locales qui existaient dans les premières années de la fondation et qui persistent de nos jours<sup>15</sup>.
- 26 Les thèses soutenues par Sigaud, même si elles ne furent pas approuvées par tous ses confrères, étaient partagées par un bon nombre de médecins de l'époque. Il y avait, évidemment, des discordances en ce qui concerne des maladies particulières et la prépondérance de certaines causes générales d'insalubrité. Quoi qu'il en soit, l'un des grands « fauteurs de troubles pathologiques » pour les médecins de l'Empire brésilien était le climat chaud et humide. Même la fertilité du sol caractéristique des régions tropicales (opinion courante à l'époque) semblait freiner l'instauration de la « civilisation » dans le pays.
- 27 Or, les médecins brésiliens voulaient faire de leur pays une Nation civilisée. Pour ce qui est de leur champ d'action, la Médecine, ils jugeaient que l'état sanitaire d'un pays était l'un des principaux indicateurs de son degré de civilisation<sup>16</sup>. Quels étaient alors les coupables du retard affiché par le Brésil ? La longue période de domination portugaise, assurément. Mais pourquoi, même après l'Indépendance, les progrès tardaient-ils à venir ? A cause de la jeunesse du pays, certes, mais aussi en raison du rôle que jouaient les conditions naturelles.
- 28 La nation semblait être condamnée dès sa naissance. Son climat lui posait des problèmes que les nations civilisées (celles de l'Europe tempérée) ne connaissaient pas. Cependant, cet agent, ce climat, qui posait des entraves au processus de civilisation était aussi un élément qui distinguait le Brésil des autres pays. Les écrivains de l'époque, appelés par l'historiographie la première génération des romantiques<sup>17</sup>, attribuaient une connotation positive au climat brésilien. Ils ont vu dans la nature du Brésil une essence méta-historique affirmant la spécificité de la nation.
- 29 Les médecins de l'AIM attribuaient un double caractère à la nature brésilienne. D'une part – un caractère néfaste –, les influences du climat sur la santé de la population, exaspérant les miasmes putrides et paludéens, déterminant des comportements dénués du sens de la mesure, affaiblissant la résistance physique et morale. D'un autre côté – et c'est un caractère positif –, ils aimaient à croire que le climat du Brésil était l'un des meilleurs du monde et que sa nature était inégalable par sa beauté, sa variété et sa fertilité.

- 30 Si cette double évaluation était présente dans les arguments de tous les médecins de l'AIM, deux d'entre eux se distinguaient par l'insistante affirmation de ces deux points de vue antagonistes : José Martins da Cruz Jobim et Emílio Joaquim da Silva Maia. Cruz Jobim (1802-1878) occupa des postes importants dans la hiérarchie médicale et politique de l'Empire. Diplômé de la Faculté de Paris (1828), il s'en revint au Brésil où il fut un disciple enthousiaste de Broussais. Politiquement Cruz Jobim a toujours été assez éloigné de son maître de Paris<sup>18</sup>. Député du Parti Conservateur, et plus tard sénateur de l'Empire, il fut l'un des médecins chargés de la santé de l'Empereur. Il dirigea la Faculté de médecine de Rio de 1842 à 1872, où il enseigna la médecine légale.
- 31 Le *Discours sur les maladies qui affligent le plus la classe pauvre de Rio de Janeiro*, prononcé par Cruz Jobim en 1835 et publié par la *Revista Médica Brasileira* en 1841, est exemplaire dans la mesure où il affiche ses convictions sur le climat du Brésil et de Rio en particulier. Pour lui, Rio présente tous les éléments topographiques propres à la faire considérer comme l'un des endroits les plus humides des tropiques. Cette humidité serait propice au développement des maladies chroniques, puisqu'elle diminuerait « l'irritabilité » des nerfs, relâcherait les « sympathies » et laisserait la maladie se prolonger de façon insidieuse.
- 32 C'est aussi le climat qui semble être pour lui la réponse à des problèmes qui à l'époque sont sujets à discussion : la phtisie pourrait être contagieuse dans les pays chauds et ne pas l'être dans les pays froids ; il sait seulement que la principale cause de la phtisie au Brésil est l'excès de l'activité pulmonaire exigée par son climat. Quant aux « fièvres intermittentes », l'explication qu'il en propose demeurerait hypothétique, mais il pensait pouvoir affirmer que les endroits humides, marécageux et fertiles étaient les plus propres au développement de ces maladies.
- 33 Une confirmation scientifique définitive pour Cruz Jobim réside dans son étude sur les verminoses, qu'il appelle du nom générique d'*hypoémie intertropicale*<sup>19</sup>. Il cite comme argument d'autorité le docteur Rochoux, médecin français qui avait travaillé aux Antilles, lequel défendait une théorie selon laquelle la chaleur occasionnait la pauvreté du sang. Un passage expressif des théories de ce médecin est cité par Sigaud :
- Dans les pays des fièvres intermittentes [...] le sang éprouve une altération qui explique la pâleur de ses habitants, tandis que les autres liquides souffrent également une mutation dans leur composition intime ; ce fluide s'appauvrit de fibrine et de matière colorante*<sup>20</sup>.
- 34 De là viendraient, d'après Rochoux, la lenteur et la langueur des habitants des tropiques, incapables de travailler de façon régulière. Ces caractéristiques rendraient leurs porteurs désireux d'émotions fortes. Ce n'est pas par hasard, ajoute-t-il, s'ils aiment tellement le piment. Ces « faits » lui ont montré que les hommes des tropiques sont, sans aucun doute, dégénérés physiquement et moralement.
- 35 L'hypoémie inter-tropicale serait, alors, pour Jobim, une infériorité ou pauvreté du sang, propre aux pays qui sont situés entre les tropiques, et elle ne pourrait pas être attribuée à des troubles de l'intestin ni à une insuffisance alimentaire. Il se moquait même de ceux qui expliquaient la verminose par la putréfaction des humeurs et du sang, dans la mesure où il avait observé que le sang d'un malade ne commençait à pourrir qu'après vingt-six heures. Le traitement qu'il proposait consistait à éloigner le malade de l'humidité (porter des chaussures ou dormir dans un lit, par exemple) et éviter la satisfaction des appétits pervers.



36 Emílio Joaquim da Silva Maia, collègue de Jobim à l'AIM n'en vint jamais à pareils extrêmes. Selon lui, la situation géographique du Brésil ne déterminait pas l'infériorité de ses habitants, bien au contraire. Silva Maia (1808-1859) était docteur de la Faculté de médecine de Paris (1833) et diplômé en sciences naturelles de Coimbra. Outre son activité au sein de l'AIM, il joua un rôle important dans les principales institutions scientifiques et culturelles du pays à partir des années trente. Très attaché aux sciences naturelles, Silva Maia appartenait à la Société de sciences naturelles de Paris. Il dirigea aussi la section de zoologie du Museu Nacional à Rio de Janeiro. Au total, il se consacra surtout à son activité scientifique, même s'il occupa un poste électif à Rio.

37 Parmi les membres de l'AIM, Maia était l'un des plus vigoureux défenseurs de la bénignité de la nature brésilienne<sup>21</sup>. Dans la même séance où Jobim avait prononcé son discours sur les maladies de la classe pauvre de Rio, Silva Maia lut le *Discours sur les maux que la coupe des bois produit au Brésil*. Il y décrit l'harmonie de la nature, en accord avec les plans du Créateur. Le texte est plein de descriptions enthousiastes de la nature du Brésil. Au début de cet article, il se souvient de la période où il étudiait à l'étranger, et il se situe parmi les habitants des tropiques qui, loin de leur pays,

*[...] se rappellent avec nostalgie les superbes palmiers, les utiles bananiers, les fougères arborescentes, et tout ce luxe que la nature a développé dans leur Patrie bénie... Tout dans ce monde est dirigé par un esprit puissant de concordance et d'utilité : ainsi l'insecte le plus insignifiant, la plus petite plante, a une raison d'être nécessaire dans la Création ; les fleuves coulent où ils se doivent de couler, les montagnes ont reçu les distinctions, les formes et les hauteurs nécessaires à chaque latitude<sup>22</sup>.*

38 Mais, selon Maia, l'intervention destructrice de l'homme dans ce paradis terrestre, et la « mutilation » de ses bois, avaient déclenché un désordre climatique, permettant la libre circulation des miasmes paludéens. Il ne réfutait pas le « fait prouvé par l'observation » que ces miasmes étaient la cause des fièvres intermittentes. Mais, si les marécages exhalaient des émanations morbides, c'était à cause de l'action directe du soleil sur eux, occasionnée par le déboisement. D'après lui, les exhalaisons existant,

*[...] la prévoyante nature, pour remédier à ces maux, a fait pousser dans ces sites ou dans le voisinage, des grands arbres qui, soit empêchaient ces miasmes de se développer, soit les absorbaient quand ils avaient apparus<sup>23</sup>.*

39 Si l'on compare les solutions proposées par Silva Maia à celles envisagées par Cruz Jobim, on peut mesurer la distance qui sépare ces deux médecins. Là où le premier voit la nécessité de replanter des arbres, le deuxième perçoit des déterminants naturels et souligne la négligence des autorités médicales.

40 Il est certain que Silva Maia se préoccupait aussi de l'hygiène des villes et des dangers du climat tropical, tandis que ses collègues se souciaient du déboisement. Mais il est vrai aussi que Silva Maia était le principal défenseur des vertus de la nature de son pays à l'intérieur de l'AIM. La thématique développée par Maia est due pour partie à sa formation de naturaliste, mais aussi à un profond patriotisme, fondé sur l'identification entre nation et nature :

*Chaque végétal a sa température, chaque animal sa patrie et chaque homme son empire. Cela est, messieurs, le principal germe de l'amour sacré de la patrie<sup>24</sup>.*

41 Dans toutes les activités exercées par Silva Maia, la défense et l'exaltation de la nature brésilienne sont au centre de ses préoccupations. Lors d'un discours lu à l'occasion de la clôture de l'année scolaire 1842 au lycée Pedro II<sup>25</sup>, Maia fait l'apologie de son pays natal :

*Le Brésil, par sa localisation géographique, est le pays le plus favorisé par la main du Créateur dans le Nouveau Monde ; ses climats différents, sa fertilité prodigieuse, ses*

*majestueux et superbes fleuves, la placidité de son ciel toujours bleu et serein, la salubrité de ses airs balsamiques, et, ayant la beauté, la variété infinie de ses précieux produits naturels, il a une inégalable primauté sur les autres régions américaines*<sup>26</sup>.

- 42 Dans un mémoire intitulé *Sur le Tabac*, lu à l'AIM quelques années auparavant, Silva Maia soutenait la primauté des climats de l'Amérique. Il y prend position dans la « polémique du Nouveau Monde », se réfère à Buffon, mais pour soutenir un point de vue contraire :

*La nature, ce trône extérieur de la magnificence divine, comme le dit Buffon, ou ce démiurge par excellence, comme le dit Platon, qui partout nous présente tellement de merveilles, et des productions si variées, semble pourtant être plus active et animée dans cette deuxième partie de notre globe, dont on doit la connaissance au génie entrepreneur du grand Colomb*<sup>27</sup>.

- 43 Ensuite, il décrit les terres du Brésil, ses fleuves les plus grands du monde, ses immenses montagnes, ses forêts anciennes et si étendues, etc. Pour lui, ce qui est le plus digne d'être remarqué consiste dans la fertilité incomparable du sol du Brésil : les végétaux qui y ont été transplantés se sont agrandis, puisque « la nature y semble s'amuser à augmenter les germes producteurs des végétaux<sup>28</sup> ».
- 44 Silva Maia établit aussi des rapports entre la nature privilégiée du Brésil et l'art médical. Il affirme que son pays est celui qui a le plus grand nombre de plantes usitées en médecine dans le monde. Dès lors, si ses habitants faisaient l'effort de bien connaître ses richesses, le Brésil pourrait se dispenser de l'utilisation de plantes venues d'Europe, qui, outre leur prix élevé, ne pourraient pas être meilleures que celles de leur pays.
- 45 Le fait est que les recherches sur des produits autochtones (végétaux, animaux et minéraux) à même de remplacer les produits européens constituent un projet cher à Silva Maia aussi bien qu'à ses collègues de l'AIM. Dans ses séances de 1833, dont le contenu a été publié en 1835, par exemple, plusieurs mémoires sur la valeur des plantes médicinales brésiliennes ont été lus et approuvés par les médecins présents. Pour l'année 1836 ces médecins ont établi un prix pour les meilleures descriptions de substances indigènes utilisées comme purgatifs. L'un des membres titulaires de l'AIM, le docteur De Simoni, a même essayé des sangsues brésiliennes, recueillies dans des marais voisins, sur une « négresse » malade qui lui a servi de « cobaye »<sup>29</sup>. Selon lui, les résultats ont été « satisfaisants ». Il est probable que tous ses collègues s'attendaient à des résultats positifs pour ce genre d'essai, si l'on en juge par leur désir de trouver des remèdes à partir de substances autochtones. Ce n'est pas inutilement que le docteur Soares de Meirelles avait soutenu dans un discours : « Le Brésil, Messieurs, est le pays le plus merveilleux que je connaisse, tout y est extraordinaire<sup>30</sup>. »
- 46 Parmi les membres de l'AIM il y en avait, cependant, qui avaient des opinions plus modérées. Il s'agit, bien sûr, principalement de Cruz Jobim. Il avait notamment alerté ses collègues sur un possible excès de patriotisme, sans combattre pour autant les recherches sur les plantes indigènes. Pour lui, les produits brésiliens n'étaient pas à tout coup les meilleurs : « Le zèle de découvrir et de rendre plus connus les médicaments indigènes ne doit pas distraire l'attention des académiciens et des autres médecins de la valeur des substances exotiques, quand elles sont douées de vertus éminentes<sup>31</sup>. »
- 47 Les positions exprimées par Cruz Jobim et Silva Maia constituaient deux pôles à l'intérieur de l'AIM. L'Académie n'a pas pour autant reconnu cette tension. La position d'ensemble des médecins liés à l'Académie maintenait un jeu égal entre jugements positifs et jugements négatifs portant sur la nature au Brésil. Cette nature était pour eux un signe d'identité, nécessaire à la nation et c'est précisément l'ambiguïté de cette identification (nature-nation) qui émerge de leur production scientifique.

- 48 L'AIM tenait à justifier son rôle de porte-parole de la « civilisation » vis-à-vis les élites brésiliennes. Ainsi, elle soutenait que l'intervention de l'autorité médicale pouvait, jusqu'à un certain point, éviter les aspects négatifs dus à la chaleur et à l'humidité du climat tropical. Néanmoins, et pour Silva Maia et pour Cruz Jobim l'action des hommes tendant vers l'état de civilisation était surdéterminée par les conditions naturelles du pays.
- 49 Les conceptions de la nature présentes dans les théories médicales du Brésil impérial contiennent donc des éléments essentiels à la compréhension de l'activité scientifique du pays et de sa spécificité. Si on se tourne vers l'ensemble du système intellectuel brésilien, il serait loisible d'affirmer que le projet d'implantation de la civilisation au Brésil était limité dès ses origines, dans la mesure où ce projet était fondé sur la correspondance entre le niveau de civilisation et les conditions climatiques des pays.
- 50 A l'époque considérée, des liens ont été établis par les intellectuels brésiliens entre le niveau culturel et social du pays et les conditions naturelles. Pour eux, dans certains cas, les choix imposés par la nature n'excluent pas le caractère tout aussi déterminant des contingences historiques. Mais au fond ce qui caractérise le mieux la position de l'élite cultivée du Brésil, c'est l'inversion romantique du rapport entre nature et civilisation. L'exemple le plus extrême de cette inversion, pour ce qui concerne l'AIM, consiste dans les idées exprimées par le médecin et naturaliste Silva Maia. Pour lui et, à coup sûr, pour bien d'autres Brésiliens, l'image du pays quoique positive, demeure tropicale : la nature précède la civilisation et peut même la favoriser.
- 51 C'est là une façon d'échapper au piège de l'opposition entre nature et civilisation qui, pourtant, conserve la dichotomie entre le sauvage et le civilisé, entre les climats tropical et tempéré.

---

## NOTES

1. Sur l'histoire de la médecine au Brésil, voir, entre autres : Achilles Ribeiro de Araújo, *A Assistência Médica Hospitalar no Rio de Janeiro no século XIX*, Rio de Janeiro : Conselho Federal de Cultura, 1982 ; Jurandir Freire Costa, *Ordem Médica e Norma Familiar*, Rio de Janeiro : Graal, 1983 ; Roberto Machado et al, *A Danação da Norma*, Rio de Janeiro : Graal, 1983 et Lycurgo Santos Filho, *História da Medicina no Brasil*, São Paulo : Brasiliense, 1947, 2 vol. Sur les théories médicales en Europe et notamment en France, voir : Erwin H. Ackerknecht, *La médecine hospitalière à Paris, 1794-1848*, Paris : Payot, 1986 ; Michel Foucault, *La naissance de la clinique, une archéologie du regard médical*, Paris : P.U.F., 1963 ; Pedro Lain-Entralgo, *História universal de la Medicina*, Barcelone : Salvat, 1973 ; Jacques Léonard, *La médecine entre les savoirs et les pouvoirs*, Paris : Aubier Montaigne, 1981 et Jacques Roger, *Les sciences de la vie dans la pensée française du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris : A. Colin, 1963.

2. La doctrine de Hahnemann a été introduite au Brésil par le Français Benoît Mure dans les années 1840

3. Sur les aspects idéologiques de la politique coloniale française mise en place à partir des « Lumières », cf. Michèle Duchet, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*. Buffon, Voltaire, Helvétius, Diderot, Paris : Maspero, 1971, 1ère partie, chap. 3 et 4.
4. Philippe Beneton, *Histoire des mots : culture et civilisation*, Paris : FNSP, 1975.
5. Georges Canguilhem, *La connaissance de la vie*, Paris : Vrin, 1985 (surtout « Le vivant et son milieu ») ; François Dagognet, *Nature*, Paris : Vrin, 1990 ; Michèle Duchet, *op. cit.* note 3 ; Jean Ehrard, *L'idée de nature en France dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris : SEVPEN., 1963 ; Antonello Gerbi, *La disputa del Nuovo Mondo. Storia di una polemica : 1750-1900*, Milan/Naples : Ricciardi, 1955 ; Daniel Mornet, *Le sentiment de la nature en France de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre*, Paris/Genève : Slatkine Reprints, 1980 (1907) ; Roberto Ventura, « Leituras de Raynal e a Ilustração na América Latina », *Estudos Avançados*, 1988, II.3, 40-51.
6. Voir sur la construction de L'État impérial : M. O. da Silva Dias, « A interiorização da metrópole (1808-1853) », In C. G. Motta (dir), *1822 : Dimensões*, São Paulo : Perspectiva, 1972 et Ilmar R. Mattos, *O Tempo Saquarema*, São Paulo : Hucitec, 1987.
7. On a très peu d'informations sur ces médecins étrangers qui habitaient le Brésil. Sigaud et Faivre étaient considérés d'abord comme des disciples de Broussais ; peu à peu ils adhèrent à l'éclectisme médical, parcours, d'ailleurs, assez courant à l'époque. Le Brésilien Soares de Meirelles était médecin mais surtout habile chirurgien et il travaillait dans des hôpitaux militaires. Sur Cruz Jobim voir plus loin.
8. Margarida de S. Neves et al, *A Guarda Nacional no Rio de Janeiro, 1831-1918*, Rio de Janeiro : PUC, 1981, Série Estudos, n° 5.
9. Sur la conception de nature dans la culture brésilienne du XIX<sup>e</sup> siècle, voir : Antonio Candido, *Formação da Literatura Brasileira (momentos decisivos)*, São Paulo : Martins, 1959, 2 vol. et Roberto Ventura, « Estilo tropical : e a natureza como pátria », *Ideologies and literature*, II. 2 (1987) 145-58.
10. Cette ambivalence peut être partiellement comprise comme une version brésilienne de la « dispute du Nouveau Monde », selon l'expression de Antonello Gerbi, *op. cit.* note 5.
11. Cité par Flora Sussekind, *O Brasil não é longe daqui : o narrador, a viagem*, São Paulo : Cia. das Letras, 1990, p. 38.
12. Dorénavant on utilisera l'abréviation AIM, même quand il s'agit de l'institution d'avant 1835.
13. J. F. Xavier Sigaud, *Du climat et des maladies du Brésil*, Paris : Fortin, Masson et cie., 1844, p. 7.
14. *Ibid.*, p. 44.
15. *Ibid.*, p. 158-9.
16. Malgré ce genre de considération, les médecins n'interviennent objectivement dans l'état sanitaire de la capitale qu'à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. A cette époque-là l'action médicale concerne surtout l'état sanitaire des ports, qui conditionne les échanges commerciaux avec les pays étrangers.
17. A. Candido, *op. cit.* note 9.
18. Sur l'aspect politique du broussaisisme voir Jean-François Braunstein, *Broussais et le Matérialisme. Médecine et philosophie au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris : Méridiens-Klincksieck, 1986.
19. Il s'agissait d'affections parasitaires dues aux vers, probablement celle qu'on connaît aujourd'hui sous le nom d'ankylostomiase. En portugais l'infestation par nématodes s'appelait à l'époque *opilação*, que Cruz Jobim classifie comme *hipoemia intertropical*.
20. Sigaud, *op. cit.* note 13, p. 231.
21. Silva Maia identifie souvent la nature et la providence divine, ce qui peut indiquer, sans doute, une influence de Chateaubriand ou de Bernardin de Saint-Pierre, qui étaient, d'ailleurs, des références importantes pour le premier romantisme brésilien. Les idées qu'il soutient peuvent être rapportées à plusieurs auteurs, puisque il s'agit des sujets chers aux savants de l'époque, soit au Brésil, soit ailleurs. L'important c'est de remarquer l'usage particulier qu'il faisait des théories de son époque.
22. *Revista Médica Fluminense*, I. 6 (1835), p. 17.

23. *Ibid.*, p. 24.
24. *Ibid.*, p. 18.
25. Il s'agit du lycée qui formait l'élite de l'Empire. Ses enseignants occupaient une position de choix dans la hiérarchie intellectuelle du pays.
26. *Oração feita por ocasião da distribuição dos prêmios no Colégio Pedro II*, Rio de Janeiro : J. Villeneuve et cie., 1842, p. 5.
27. *Revista Médica Fluminense*, I. 1 (1835), p. 29.
28. *Ibid.*, p. 31.
29. *Ibid.*, p. 7.
30. *Revista Médica Fluminense*, I. 7 (1835), p. 29.
31. *Revista Médica Fluminense*, I. 1 (1835), p. 8.
- 

AUTEUR

LORELAI KURY

Boursière du CNPq – Brasília)